

De l'art helvétique contemporain 11/12/2021

Véronique Sablery et les images "nues" de l'amour

Par les images d'amour les corps tapissent leur pulsion. Et se reprend conscience que l'art n'est pas une chaîne de concepts mécaniques mais un fluide, une danse, une matière vive. Des formes, sortent alors pêle-mêle, la question de la vie et de la mort, de la quête de sens mais aussi de la nature sexuelle. Il ne nous reste qu'à profiter du voyage. Il ne nous conduit pas au néant, mais tout au contraire, nous invite à retrouver le corps, le cœur vivant de la respiration, l'appel d'air et au don de soi.

Nous y sommes vides de Dieu et sexués puisque "sexualité" est un autre mot pour dire séparation. Elle crée la distance et l'attraction, le manque et l'attrait. C'est en séparant que l'univers, chaos divisé, est devenu un jeu de forces. Certes les deux ombres du mot amour sont distantes : vide et aimantation, attraction des séparés. C'est pourquoi Véronique sépare le vertical et l'horizontal, désigne notre corps et l'ouvre comme un livre, il nous recentre et nous réinitialise. Par de telles images s'opèrent un recommencement. Ouverture déchirante, ouverture entière. Celle qui suspend les airs sur la terre et les eaux ou qui pend au gibet des bras et des mains.

L'artiste réveille des forces et réinvente le mouvement. Un dieu y est parfois embusqué. Mais ne le dites pas. Ne le fixez jamais. Noli me tangere. Attendez qu'il vous touche. Entendez qu'il vous parle car l'amour est le partage des souffles dans la manducation de l'air. Ce dieu se mange dans le Buisson ardent, l'Imprononçable soudain visible. L'amour ici ne se nomme non par un verbe au présent, mais par un futur « Je serai qui je serai. » L'amour est ce qui vient, plus que ce qui est... Comme s'il y avait plus de présence, de présent, d'offrande, dans le futur du "viens" que dans la stabilité du "sois". L'amour sans rien en dire se donne (presque) trop. C'est la suppression de la pensée par les images. Elles vont profond par effet de surface, murmurent dès qu'on les "caresse" et que s'ouvrent ses paysages engloutis.

Véronique Sablery capte en elles non les choses mais la grammaire de notre nature. Elle mime le mouvement même de la matière à l'intérieur du cadre comme en dehors. Elles sont un effeuillage qui signe l'acte de l'apparition. L'artiste creuse, sait les choses avant nous. Elle nous indique comment descendre, toucher ce qui ce qui a été vu et pensé avant nous. L'art devient un mystérieux cerveau, un savoir des ancêtres. Descendre, encore descendre. Car l'amour virevolte, sait qu'il peut non seulement nous rassembler les uns avec les autres, mais aussi nous exiler profond et très loin.

En de telles images nous reposons soudain sur le temps. Non dans la cage et sur le gril des heures mais sur le temps tout entier. Dans de tels instants, toutes les choses visibles viennent, devant nous, naissent pour la première fois, s'arriment au temps profond. Car il y a un temps vrai celui de ces instants où l'amour s'offre, donne au temps qui nous est accordé. D'autant que si le temps nous est donné, c'est parce que nous sommes offerts à lui. Il est notre portée. Pas besoin d'aide, tout se fait en secret et afin que quelque chose d'autre surgisse, qui ne vient pas de nous. Nous attendons sans pouvoir la nommer.

Fin d'une séparation en deux et preuve touchée de la spiritualité de la matière par l'ouverture des images qui croisent, renversent, joignent les espaces, ouvrent le un en deux et séparent tout. L'expression "touché par la grâce" le dit bien. Quelque chose arrive en vrai à la pensée retrouvant le profond rythme de la nature. La grande émotion est là : la grande mise en mouvement aussi. Nous sommes soudain par surprise accordés à la pulsation première. C'est un secret rythmique écrit dans notre corps. L'inversement de la mort en la vie. L'image brûle les mots, nous porte au plus intime et à la résurrection, au plus profond de nous. C'est l'image la plus profonde, la plus "nue".

Jean-Paul Gavard-Perret